

PREMIÈRE PARTIE

1910

Petites nouvelles

Les petites nouvelles ne manquent pas. Elles distraient. Le Gros Tilleul, l'arbre séculaire de Wemmel est condamné à disparaître. Herman Dumon, en cette année d'élections législatives, explique aux foules, qui n'y ont jamais rien compris et ne devaient jamais rien y comprendre, les mystères de la représentation proportionnelle. Le député Asou entreprend une croisade pour la suppression de la bandelette qui s'ajoutait à nos timbres et nous faisait un gros succès à l'étranger : « Niet bestellen op zondag. Ne pas livrer le dimanche. » Christine déplore une fois de plus les tendances de Bruxelles à l'américanisme : « C'est admirable et c'est navrant, dit-elle. Je me souviens qu'autrefois il y avait, pour les tramways, la ligne du Bois, la ligne du Cinquanteaire, la ligne Nord-Midi, la ligne de Laeken. C'était plus joli, convenez-en, que le numéro 3, le numéro 35, le numéro 15. » Les tramways portaient, en effet, désormais, un numéro d'ordre, modernisme bref.

Le Monde et la Ville.

Nous l'avons déjà souligné : l'approche de la Comète n'avait pas laissé dans l'ombre la première représentation de *Mademoiselle Beulemans*. Le Bruxellois avait pris un plaisir manifeste à se reconnaître dans ce gros homme qui parlait son langage et vantait les vertus patriales. Il en viendra même rapidement à cette pensée que Beulemans constitue un symbole. Camille Lemonnier participera, l'un des premiers, à cette consécration. Il parlera même dans une chronique de l'esprit bruxellois avec enthousiasme et plein de contentement révélera au public qu'Aurélien Scholl n'avait pas dédaigné de parler le jargon truculent de la Marollic.

« Quand, à l'heure de l'apéritif, chez Tortoni, il donnait, dans ce jargon spécial, la réplique à Stevens et à Stapleaux, tout Paris riait. La mésaventure du bon bourgeois de Bruxelles débarquant à Paris avec une malle contraire et un parapluie trop court — lisez qu'au départ ce particulier avait oublié son parapluie et s'était trompé de malle — fit, en son temps, le tour des boulevards. Elle eût été quelconque résultant de l'impropriété des termes. »

Il est de fait que la zwanze ne désarmera jamais. Elle s'exercera dans les moments les plus tragiques. Elle n'a rien de spécialement relevé, mais elle est typique. Il faut prendre ce peuple tel qu'il est, dira encore vers la même époque l'auteur d'*Un Mâle*, avec sa glotonnerie active, sa gaieté cordiale et son héroïsme tranquille. Le



EXPOSITION DE BRUXELLES 1910 : BRUXELLES KERMESSE.
LES JARDINS.

premier émoi passé, la première surprise, il reprend son équilibre, se moque et rit. Il en aura été ainsi pour la Comète, la pluie qui ne cessait pas de tomber, l'incendie de l'Exposition et la venue de Guillaume II.

Les Arts.

Cette Exposition universelle apporte-t-elle quelque changement dans les mœurs ou dans les goûts? Celle de 1897 avait appris aux Bruxellois casaniers le chemin de Tervueren, leur avait apporté quelques enseignements fugaces et fourni l'occasion d'amusements inédits.

L'Exposition de 1910 s'ouvrait dans une période plus favorable à un rayonnement. Bruxelles prend conscience de quelques notions qui flottaient dans l'air, mais demeureraient assez inconsistantes. La ville n'a jamais été fermée aux choses de l'esprit, quoi que l'on en dise. Elle avère de la lenteur, mais pas d'incompréhension têtue. Elle a commis des erreurs, elle a mis beaucoup de temps à les redresser. Elle n'est ni primesautière, ni vive, voilà tout. Le sens international, qui l'aurait pris sinon les diplomates, les attachés d'ambassade, quelques politiciens avertis, quelques coloniaux? La race est matérielle, conservatrice. Elle s'inquiète peu de l'évolution des idées, du mouvement artistique. Mais il existe un public qui suit les solennités marquantes et il s'accroît. L'on s'est battu, disait-on, mais n'exagérerait-on pas, pour assister aux conférences de nos littérateurs à l'Exposition. C'est Verhaeren qui y prononça le discours de bienvenue au Roi

et à la Reine. Edmond Picard conférencia sur les lettres belges d'expression française, ainsi qu'on le dit encore. Hugo Verriest esquissa à grands traits l'histoire des lettres flamandes. M. Chauvin, professeur à l'Université de Liège, entretint ses auditeurs de la Wallonie, de ses écrivains, de ses poètes et parla spécialement de Nicolas Defrêcheux.

« Le Wallon disparaîtra certes un jour, dit-il, mais en attendant, nous devons en encourager la culture. Les Wallons doivent continuer à vivre de leur vie littéraire wallonne, uniquement. »

L'Exposition des Beaux-Arts, l'Exposition d'Art ancien emportèrent un succès marqué.

La révolution artistique commence en France en 1910. Les révolutionnaires ne sont pas article d'exportation. La France est représentée à l'Exposition par ses peintres les plus pondérés de Besnard à Charles Cottet. Le fauvisme est représenté par Maufra, Matisse, qui prennent place, sans grand éclat, à côté de Bonnard et de Vuillard. Lemonnier inventorie l'apport belge. Un portrait d'Oleffe, des toiles d'Ensor, de Morren, « Les Primes », de Viérin, de Gustave, de Léon De Smet et de Van Holder. Lemonnier exalte l'agrément des toiles de Michel, de Marcette, de Smeers, de Donnay, de Doudelet, de Jefferys, de Gaillard, de Gouweloos. Il vante « l'heureux caractère » de Delaunois, de Martin Melsen, de Hoorenbant, « les belles mains » de Thévenet, de Parels, de Michaux, de Gilsoul, de Thomas.

Camille Lemonnier.

Le vieux lion des lettres belges parcourt les galeries de peintures, son binocle ballant au bout d'un ruban noir.

Il a le secret des formules qui ne veulent rien dire, des adjectifs grandiloquents qui jettent de la poudre aux yeux, mais il s'attache surtout à ne laisser aucun de ceux dont il suit le travail depuis tant d'années, sans une appréciation pour leur marquer son attention, son amitié. Il est prodigue d'adjectifs. Qu'il en manque et il en forge ! Il n'hésite pas à accommoder suivant ses besoins les substantifs dont il est riche. Il parle « du vérisme pénétrant et probe » de Frédéric, « de la vie nerveuse » des portraits de la Hoese, « d'un beau nu gras, fleuri, rose » de Colin, d'un « bouquet sentimental » de Revelard. Il entend les nommer tous. Il cite les « pages hymnaires » de Baertsoen, de Jacob Smits, des Wytzman, de de Gouves de Nuncques. Il met « au rang des maîtres du rythme plastique en France » un Delville, un Montald, un Ciamberlani, un Langaskens.

Lemonnier a vieilli. On le sent. Mais il n'a pas cessé d'être enthousiaste et généreux. Sa langue rocailleuse s'embarrasse et le sert mal. Mais il manifeste une telle bonté qu'elle seule le rajeunirait. Il s'efforce visiblement de ne rien oublier. Il professait qu'il n'y a qu'un seul et même art, au crayon, à la pointe, à l'eau et à l'huile, et citait avec les tableaux, et sur le même rang, les aquarelles de Knopff, Gaillard, Michel, Baeleer, Frans Hens, Cassiers, M. Stevens, Van Sevenberghen, M^{me} Franchomme, Massin, Gilsoul, Hoppe ; les eaux-

fortes signées de H. Meunier, Gilsoul, Ramah, Cambier, Duriau, W. Vaes, Jenny Montigny, Wesmael, Rassenfosse, Minne, Craco.

C'est le chant du cygne ! Camille Lemonnier, critique d'art, s'il ne devait même compter que sur la gratitude de ceux qu'il a fait valoir, ne devrait pas être oublié.

Mais que de voix qui auraient pu le proclamer se sont tues, déjà !

Les sports !

Ils commencent à avoir leurs fervents. Ils ont suivi, avec passion, dans les journaux, les phases du match de boxe Jeffries-Johnson en Amérique. Un incident démontre que les « aficionados » se multiplient. A la faveur du triomphe du nègre, un faux Johnson est introduit à Bruxelles-Kermesse et fait florès pendant quelques heures. Les exploits des aviateurs sont salués de bravos et de vivats. Lanser couvre la distance de l'aérodrome de Kiewit à l'Exposition à tire d'ailes et se rend ensuite de l'Exposition à Stockel, au grand contentement de la foule, qui en oublie l'accident survenu à Daniel Kinet. On s'extasie devant le Farman de Lanser et le compare aux « boîtes à cigares » des frères Wright.

La semaine d'aviation commence sous la « drache » et dans le vent. Tâtonnements, déceptions. On vole. On ne vole pas. On gonfle les enthousiasmes, puis on les laisse retomber, à cause des intempéries et des moteurs mal domptés, tigres cruels et capricieux.

1910. Un grand départ ?

Peut-être en jugera-t-on ainsi, un jour ?

Qu'est-ce qui se prépare dans cette cuve ? Qui le sait ?

Les ballets russes enchantent quelques snobs et quelques esthètes. Il faudra des années pour que l'on regrette de ne pas s'y être rendu en foule. Les étudiants, qui n'ont pas pu se payer des places hors de prix à la Monnaie, courent au Luna Park contempler les « doublures » de Nijinsky et de Karsavina. Ils sont là heureusement pour recueillir la flamme.

Du concert, *Elektra*, de Richard Strauss, passe à la scène. On se presse pour l'entendre. Les Wagnerolâtres, qui règnent encore, sont assez surpris. Ils n'aiment pas être bousculés dans l'exercice de leur culte. Déjà Gunsbourg ne les avait pas ménagés. Il avait amené, de Monte-Carlo, Chaliapine et Muratore, et leur avait fait chanter à l'un *Yvan le Terrible*, à l'autre *Don Quichotte*. Les ballets russes représentent *Cléopâtre*, de Rimsky, dans les décors de Bakst, les *Sylphides*, le *Festin* et les *Danses Polovtsiennes*. Les mélomanes se sentent surmenés. Une humanité trop violente, des spectacles trop éclatants les ont sollicités. Il faudra quelques années pour qu'ils s'aperçoivent que l'enchantement, un peu fracassant, amorçait une véritable révolution artistique. *Elektra*, mycénien matiné d'allemand, fait dire aux plus indulgents que l'on s'habituerait aux dissonances ; elles sont plantées et elles fleuriront.

Radicelles des temps nouveaux : les voilà. Mais ce

qu'elles deviendront, personne alors ne se risquait à en prophétiser.

Politique.

Dans l'ordre politique, travail assez obscur. Le flammingisme est né. Le parti catholique a subi assez durement le contre-coup de la loi militaire. On la considérait comme un Moloch. Elle dévorait un fils par famille. La campagne électorale de 1909, ou du moins les préparatifs de la campagne électorale de 1910 étaient menés par les mécontents. La poussée socialiste se fait sentir, plus puissante depuis quelques années. Les conservateurs sont sur le qui-vive. Les manifestes se succèdent, catholique, libéral, socialiste et daensiste. L'abbé Daens, petit paysan flamand, honnête, digne, mène encore le train malgré son âge, à la tête de la poignée de démocrates-chrétiens qu'il a réunis. Il clame vigoureusement les revendications de la classe ouvrière chrétienne. Elles retentissent à l'unisson des revendications socialistes.

« La petite bourgeoisie, les petits commerçants, les artisans, les fonctionnaires, les employés, tous sont opprimés par la puissance de l'argent et ses privilèges sanctionnés par la loi. Et pourtant, ils ont un droit indiscutable à la protection par l'Etat.

» Pour atteindre ce but, il faut :

» 1° Un enseignement sérieux répondant à toutes les exigences du temps moderne, et ce, en flamand en pays flamand ;

» 2° L'enseignement obligatoire ;

» 3° La liberté d'association ;

» 4° Le suffrage universel. »

Souvenirs : la Belgique en était encore au système du vote plural, la liberté d'association n'existait pas, l'enseignement n'était pas obligatoire. Après les élections, la majorité gouvernementale était réduite à six voix.

1910. Un départ? Une espèce de bouillonnement qui n'est sensible qu'aujourd'hui.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles